

D'un mythe à l'autre Note en hommage à Roy Lewis

Marie-José Minassian

Volume 6, numéro 2, printemps 1996

La philosophie sur Internet

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801011ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801011ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Minassian, M.-J. (1996). D'un mythe à l'autre : note en hommage à Roy Lewis. *Horizons philosophiques*, 6(2), 61–69. <https://doi.org/10.7202/801011ar>

D'UN MYTHE À L'AUTRE NOTE EN HOMMAGE À ROY LEWIS¹

Temps 1 : le Non Verbe, suivi du temps 2 : le Verbe

Au commencement était le Non Verbe. Puis vint un moment où la somme des expériences recueillies par chacun fut telle qu'il était impossible de conserver en l'esprit les détails accumulés des gestes quotidiens utiles à la vie. Tout naturellement, on se hasarda à articuler. D'un groupe humain à l'autre, l'on connut une joie extrême ; plutôt que de montrer le long processus par lequel on pouvait faire autre une expérience que l'on avait faite sienne, il suffisait de quelques paroles, et le tour était joué.

Temps 3 : les langues

La joie, d'un groupe humain à l'autre, fit rapidement place à une sorte de méfiance : si, par l'intermédiaire de cette nouvelle-née, la parole, les gestes de vie devenaient si facilement connus de tous, un groupe ne rechercherait plus le savoir-faire d'un autre groupe, ce qu'il faisait habituellement en échangeant un autre savoir-faire. Presque aussi simultanément qu'était apparue la parole, naquit la codification de la parole. Plus aucun groupe ne parlait de la même façon, mais il était devenu impossible de faire l'économie de la parole. La grande joie de l'origine disparut aussi vite qu'elle était née. On fit comme l'on put pour connaître la parole de l'autre. Quelques-uns se spécialisèrent dans la connaissance des codes et avaient le rôle envié de truchement. Mais ça et là, on rêvait toujours d'une parole universelle qui serait comprise par tous les groupes. Car il devenait de plus en plus difficile aux truchements de garder dans leur mémoire (que l'on nommait alors la mêloire, car tout

1. Roy Lewis, anthropologue anglais, publia en 1960 un remarquable roman, *The Evolution Man* (Hutchinson; traduit en français par Vercors et Rita Barisse aux éditions Actes Sud, sous le titre *Pourquoi j'ai mangé mon père*, 1990). Il y présente avec truculence et parfois dérision triste, l'homme préhistorique et son invention des premières techniques.

y était encore très délayé) la quantité inouïe des paroles propres à chaque groupe.

Temps 4 : l'écriture

À ce moment crucial, un individu peu recommandable surgit. Il avait trouvé un système de codage du codage, qui, disait-il, devait permettre à tous d'engranger les connaissances ailleurs que dans leur mémoire. C'est d'ailleurs à ce moment là que l'on passa de la mémoire à la mémoire. Dans le passage ainsi opéré, il y eut réorganisation de la mémoire et l'on oublia que l'individu peu recommandable n'avait songé qu'à s'enrichir des conséquences de la trouvaille : on crut se rappeler qu'il était une divinité. On se mit donc à engranger dans l'écriture les paroles, et cette écriture fut considérée comme la sauvegarde de la mémoire de l'humanité. Tout le monde se réjouissait, une nouvelle fois, mais cette expression «tout le monde» est abusive : seuls ceux qui maîtrisaient cette écriture étaient contents : ils tenaient les registres, ils faisaient circuler les contenus les plus divers, ils écrivaient toutes les paroles dans des instruments-mémoire et ceux qui pouvaient lire apprenaient ainsi plus facilement les paroles des autres. Un jour, un endroit qui conservait la plupart de ces instruments-mémoire prit feu et une partie de la mémoire conservée se volatilisa en fumée, au grand dam des maîtres de l'écriture.

Ces maîtres tenaient bien leur monde. Ils mirent longtemps avant d'abandonner leurs privilèges. Pourtant, un jour, il ne fut plus possible d'accepter cette division entre ceux qui savaient l'écriture et ceux qui ne la savaient pas. Une grande joie fit alors frissonner le monde : tous les hommes de tous les groupes allaient être «alphabétisés». Tous auraient accès à la mémoire de l'humanité, tous pourraient aller lire dans les maisons des instruments-mémoire ce qui leur conviendrait pour tirer le meilleur parti de leur vie, et le plus éclairé aussi. Il paraît, d'après quelques recherches que nous avons faites, que cela s'appelait la démocratie.

Temps 5 : la numérisation

À peine cette grande joie fut-elle retombée pour faire place à un contentement plus mesuré, l'on s'avisa qu'il était difficile de transporter les maisons d'instruments-mémoire d'un continent à l'autre. La quantité inouïe des paroles produites transformées en écriture exigeait un support (le papier : on avait détruit beaucoup d'arbres pour cela et l'équilibre climatique planétaire en souffrait), et la masse de mémoire ainsi accumulée ne se laissait plus si facilement transporter. Chaque individu passait des heures à rechercher les paroles de ceux qui pouvaient lui apprendre quelque chose pour éclairer sa vie. Puisque de l'articulation on était passé à l'écriture, ne pouvait-on faire en sorte que cette écriture circule plus facilement et plus rapidement dans le monde entier ?

Un second individu peu recommandable surgit. Il était la réincarnation du premier. La mémoire étant encore mémoire, il est encore trop tôt pour savoir s'il sera, comme l'autre, divinisé. Toujours est-il que cet individu proposa une mondialisation en temps réel de la circulation des paroles, grâce à un codage plus rigoureux du codage en vigueur.

La joie fut immense : tous les groupes voyaient dans cet événement la possibilité d'une sur-démocratie à l'échelle du globe. Tous, absolument tous, même ceux qui vivaient dans les lieux les plus reculés, auraient accès en temps réel à toutes les paroles dont ils auraient besoin pour éclairer leur vie. Déjà, on était parvenu à cette prouesse : tous les groupes et tous les individus dans ces groupes pouvaient enfin, après de longs siècles de labeur épuisant, lire. Ils avaient un bon accès à toute la Parole, ou presque : les maisons d'instruments-mémoire s'étaient développées et les instruments-mémoire eux-mêmes étaient abordables. Il suffisait de donner à chacun la petite clé qui ouvrait la Maison-Monde des Instruments-mémoire et tout l'éclairage sur sa vie que l'on pouvait souhaiter devenait disponible.

Temps 6 : le cryptage

Étrangement, la première histoire se reproduisit. Quelques groupes s'avisèrent que leurs paroles, chèrement et difficilement émises, étaient plus précieuses que d'autres paroles circulant sans apprêt. La grande joie dite précédemment retomba vite : il faudrait payer cher (décryptage) pour avoir accès au codage (numérisation) du codage (écriture) du codage (langue) de la Parole (langage). La parole que l'on avait pu croire un instant universelle, cette parole qui était le Verbe pur, se couvrait à nouveau d'un voile sombre, et l'on se retrouvait à peu près dans la situation du temps 4, celui de l'écriture : une poignée de maîtres auraient accès à toute la mémoire.

Ainsi, se conjoignaient deux lignes qui, se conjoignant, se contrariaient affreusement : au moment même où tous les hommes dans tous les groupes étaient presque parvenus à la maîtrise de l'écriture, un individu peu recommandable soufflait à l'oreille des grands qu'il avait trouvé un remède contre l'ignorance, le réseau des réseaux. Il disait même qu'ainsi le problème de la mémoire du monde était définitivement résolu. Les grands le crurent sans mal : il avait gardé dans sa manche la carte d'un ultime codage, le cryptage de la mémoire du monde.

*

Face à la brèche qu'ouvre dans le mur de l'habitude une nouvelle perspective, il se trouve toujours des voix pour mettre en garde, déjouer les enthousiasmes, terroriser les naïfs peu prompts à questionner les réalisations technologiques, soit parce qu'elles les fascinent, soit parce qu'ils en tirent un profit immédiat. Seul Marx, peut-être, a mis en évidence l'impossibilité de décider ce qui, dans cette avancée de la conscience, pouvait engendrer une humanisation de l'humanité. Une telle humanisation, toujours remise à plus tard, toujours négociée sur le fond d'un horizon que l'on imagine acceptable par ce lointain, n'existe que dans son jeu, parfois jeu de mort, avec l'inhumain lui-même toujours présent. Par ailleurs, les révolutions auto-

proclamées ont fait long feu, et l'impatience de ces jours semble être de ne pouvoir attendre qu'elles aient une véritable place dans la pensée : ce n'est que dans la lenteur que la pensée accepte de prendre la mesure des choses.

Parmi les voix mentionnées plus haut, celle de Thamous revient à nous, soulignant qu'à l'origine d'une question, il n'est jamais inutile de repartir d'une question à l'origine de la pensée, fût-ce pour ne rencontrer aucun lieu où l'arrimer. Qu'advient-il du discours, qu'il soit philosophique, scientifique, ou autre, lorsque sa nouvelle inscription par un événement technique quelconque laisse penser qu'il y va de sa fluidité, de sa circulation, de sa liberté sans doute ? Il s'agira de mettre en parallèle les nouveaux modes de connaissance tels que les décrit Thamous une fois l'écriture reconnue comme moyen d'en fixer les données, et ces modes que ne peut manquer de faire surgir pour nous le fameux «défi» des autoroutes de l'information, dont nous apprécions difficilement l'extension. Pouvons-nous déjà dire si cette «révolution» anime des moyens et des pouvoirs pour l'homme, ou contre l'homme ?

Il est utile de toujours garder présentes à l'esprit certaines idées, qui tiennent du bon sens : que le récit du monde ne se fait qu'après le surgissement, que les effets d'une révolution scientifique ne sont compris qu'a posteriori, que les conséquences d'une révolution technologique ne sont pas pondérables. Tel pourtant n'est pas le sens de la fable platonicienne, que tout le monde doit avoir à l'esprit dès que du nouveau semble se produire dans le monde de la technique : la voix de Thamous est inquiète et dubitative, elle fait entendre la prédiction du Dieu-Roi, plus funeste que confiante en la naissance de la numération.

Tel est bien le travail de Theuth, que parachève cette fin du vingtième siècle : au compte des nombreuses inventions de Theuth, on retrouve pêle-mêle, numération, calcul, géométrie, astronomie, trictrac, dés (dont les jeux vidéos pourraient bien n'être qu'un dérivé) et écriture (Phèdre, 274d-275c). La

numération, devenue aujourd'hui numérisation, totalise les informations disponibles sur le réel, et en internationalise les données numérisées, échangeables à loisir et infiniment à partir des grands réseaux d'information : le grand mérite de la question posée, à savoir comment peut se jouer l'avenir de l'humaine condition à l'époque de la réticulation généralisée est ce constat paradoxal : nous inviter, toujours, à revenir voir de près le texte platonicien.

Puisqu'il s'agit plus que jamais d'écrit, il est aussi, plus que jamais, question de mémoire. Dans la fable racontée par Platon, Theuth vient trouver Thamous. L'inventeur, demi-dieu, rencontre le Dieu-Roi, celui dont le pouvoir soutenu d'un lien avec le divin le rend incapable de mésuser des nouveaux pouvoirs que la connaissance met à sa portée. Theuth propose «tous les arts qu'il a inventés» et Thamous demande : à quoi cela peut-il servir? L'explication de Theuth est laissée dans le creux de cette écriture même dont il défend la parfaite instrumentalité (un beau paradoxe qui semble détruire la valeur de l'invention socratique) : le dieu explique, mais l'explication demeure cryptée. Les observations de Thamous passent de même dans un blanc silence, comme si Socrate était pressé : on sait seulement qu'elles blâment ou louent, sans que l'on sache jamais quel est l'objet du blâme ou de la louange et quelle est la raison du jugement du roi.

Sans doute, si l'on reprend la liste plus haut évoquée, pourrions-nous réinventer nous-mêmes les objets et les raisons. Face à la numération et au calcul, dont Theuth pourrait dire qu'ils permettent un contrôle parfait sur les biens des sujets, une «maîtrise» au sens où l'exprime Heidegger, Thamous pourrait répondre qu'un pouvoir mal éclairé s'emparerait de ce contrôle à ses propres fins. Devant la géométrie et l'astronomie, Theuth pourrait évoquer la connaissance de la Terre et des mouvements des étoiles, et Thamous pourrait rétorquer par un argument écologique. Enfin, devant le jeu, si Theuth peut parler de divertissement et de transposition du conflit à la façon de Norbert Elias, Thamous répondrait par la déréalisation des

relations entre les hommes. Les observations de Thamous sont «nombreuses» et nous n'avons pas été bien loin dans la fiction de leur inventaire : c'est que, à la manière de Socrate, il serait probablement «trop long de les relever», cette longueur étant celle d'une histoire des sciences et des techniques et de leurs conséquences dans la dialectique humain/inhumain.

Ainsi, depuis toujours, la question : à quoi ça sert? s'est trouvée à l'origine d'une technique. Sages comme les penseurs taoïstes sont ceux qui la laissent vivre sa propre vie, ne se souciant pas de l'utile. Mais à leur côté, la réponse du non-sage est généralement : il suffit que cela soit, et puisque cela est, il faut s'en servir. Nous ne saurons jamais le contenu des approbations et désapprobations de Thamous face aux sciences et aux jeux. Mais nous connaissons sa réponse concernant l'écriture. Theuth parle d'un accroissement de la science et de la mémoire des Egyptiens, et de cette drogue que constitue l'écriture contre l'oubli et l'ignorance. La réincarnation récente du demi-Dieu égyptien s'exprime de la même façon : «pouvoir imaginer de mettre la connaissance du monde à la portée de chaque individu, partager effectivement cette connaissance est une perspective extrêmement passionnante». Qu'on ne pense pas que cette réincarnation de Theuth ait oublié la mémoire : «Je me suis dit que ce que nous ne pouvions pas caser dans notre mémoire, nous pouvions le placer sur le Net, et le retrouver. Je crois vraiment que le réseau deviendra une sorte de bibliothèque de la mémoire globale de l'humanité, dans laquelle toutes nos connaissances seront stockées, pour être immédiatement disponibles, et utilisables²». On connaît la réponse de Thamous, face à cet optimisme de la non-réflexion : les hommes se croiront savants sans l'être et tout cela «produira l'oubli dans les âmes en leur faisant négliger la mémoire».

Effectivement, il n'y a rien de nouveau sous le ciel de la chouette. La pratique du réseau, l'information en temps réel, la numérisation totale de toutes les données communicables, n'ont de neuf que leur internationalisation parfaite et leur

2. Entretien de Vinton Cerf avec Laurent Zecchini, *Le Monde*, 16 nov. 1995.

vitesse. Par ailleurs, cette numérisation n'est totale qu'en ce qui concerne les médiations du réel que sont l'écrit, l'enregistrement du mouvement, l'enregistrement du son, l'enregistrement des images. La numérisation n'est donc qu'un aspect de l'écrit, plus complet si l'on veut. On est loin cependant d'une numérisation totale du réel, que l'on pourrait appeler dématérialisation (obtenue à l'aide d'algorithmes de dématérialisation), suivie de rematérialisation (à l'aide d'algorithmes de matérialisation, comme il en existe pour la compression et la décompression des informations). Il paraît donc peu raisonnable de se réjouir devant les possibilités du virtuel : celles-ci ne sont rien d'autre qu'une médiation mathématique de plus, et non pas la virtualisation totale du réel. Mais peut-être est-ce dans l'entr'ouverture de cette porte que nos peurs se focalisent? N'osant s'exprimer à ce sujet, avec lequel se sont amusés à jouer si longuement les écrivains de science-fiction, elles témoignent d'une autre peur, celle de la réticulation. Mais là comme ailleurs, nous parlons sans savoir de quoi nous parlerons : nous n'avons que des moyens de pensée anciens, face à des instruments apparemment nouveaux. Nous n'insisterons pas sur le fait que les hommes du cyberspace semblent appartenir à un autre monde, qu'ils ont un code propre et des dialectes à eux, que le réseau Internet est un chaos et qu'il y a une inégalité de fait produite par la maîtrise ou non de la langue et de l'outil. Mais la pratique du réseau divise aussi les hommes, les branchés et les non-, les premiers se pensant déjà supérieurs aux seconds. Les cyberiens ne vivent, semble-t-il, que comme des transfusés qui meurent si on leur supprime leur dose quotidienne de branchement au réseau. Mais qu'y trouvent-ils pour éclairer leur vie qui ne soit pas là, simplement, dans la rencontre de l'autre?

La drogue se fraye des chemins, et entraîne l'addiction : ce fut le cas de l'écriture. Le réseau se fraye un chemin et la mémoire probablement fuira un peu plus, sans être nullement sauvée par la pharmacopée réticulaire. Un peu plus, vraiment? Elle s'est si souvent dérobée, et récemment encore, jusqu'à

faire nier par certains les événements les plus atroces et pourtant bien répertoriés. Cette perte de mémoire et l'apparition du réseau ont peut-être aussi l'aspect d'une convergence inquiétante, le second venant se substituer à la défaillance de la première, pour mieux la dominer. À l'échelle de l'homme, la rétention du tout dans l'un n'apporte que la désagrégation du tout. Il n'y a pas, au niveau du réseau, d'échelle de Dieu qui en garantirait le bon usage.

Dr Marie-José Minassian
(Paris)